

pour affermir sa couronne, de répandre honteusement le sang de sa royale cousine (1).

Elisabeth et Isabelle ont toutes deux porté le sceptre d'une main vigoureuse, ayant vécu à une époque où l'absolutisme était à son plus haut période. Toutefois la reine d'Espagne a respecté les anciennes libertés du peuple, ainsi que la voix des Cortès; et dans son testament même, elle désire encore la décision de cette assemblée sur la légalité de certains revenus. Elisabeth, au contraire, malgré ses efforts pour se rendre populaire et sa civilité affectée à l'égard des fermiers et des paysans (2), était décidément despote: elle exigeait, pour elle, un pouvoir absolu, et des autres, une obéissance sans restriction; elle avilit le parlement, en le réduisant à n'être qu'une ombre d'assemblée; elle le méprisait encore dans cet abaissement, et disposait, avec une puissance arbitraire et sans bornes, de la vie et de la liberté de ses sujets à l'aide des tribunaux serviles et arbitraires qu'elle avait établis (3). Les paroles qu'elle prononça, lorsque le tribunal ne voulait pas déclarer la culpabilité de Norfolk, sont caractéristiques sous ce rapport: « Si les lois, s'écria-t-elle, rouge de colère, ne suffisent pas pour le condamner, mon autorité royale aura bien ce pouvoir (4). » Les autres princes considèrent le droit de grâce comme le plus bel ornement de leur couronne, mais Elisabeth se réjouissait de pouvoir faire mettre à mort celui que les lois exemptaient du supplice. L'histoire a consigné plusieurs exemples de son despotisme et de son arbitraire; ainsi, elle défendit de cultiver le pastel, parce que l'odeur de cette plante utile lui déplaisait, et elle voulut régenter la foi

(1) Lingard, T. 7 et 8. (2) Id. T. 8. (3) Lingard, T. 7 et 8.

(4) Feuilles historiques et politiques, T. III, p. 700.

de ses sujets, avec un empire que ne posséda jamais Philippe II, son contemporain (1).

Isabelle travailla avec zèle à faire rendre la justice avec le plus d'intégrité possible, sans acception de personnes ; et, de même qu'aucun moyen de corruption n'était assez puissant pour la détourner de l'exécution de la loi, il n'y avait pas non plus d'influence, pas même celle de son époux, qui pût la porter à s'écarter de ce qui lui paraissait un devoir ou un acte de justice (2). « La justice, dit Marineo Siculo, dont chacun jouissait sous son heureux gouvernement, était égale pour tous, nobles et chevaliers, bourgeois et paysans, riches et pauvres, maîtres et domestiques (3). » Les personnes et les propriétés étaient également sous la protection des lois, et l'on n'entendait pas se plaindre ni d'emprisonnement arbitraire ni d'imposition injuste (4). De pareilles plaintes, au contraire, n'étaient que plus fréquentes sous Elisabeth; elles avaient pour objet la tyrannie dont on gémissait, les détournements de fonds, les rapines dont on était victime. Au parlement même, on définissait un juge de paix, un animal, qui, pour une demi-douzaine de poulets, dispensait d'une demi-douzaine de lois (5). La reine elle-même, au moyen de la fameuse chambre étoilée et de la haute-cour de commission, rendait peu sûre l'administration de la justice ; avec une dureté sans exemple, elle étendait les lois martiales même à des crimes ordinaires, déposait arbitrairement les juges, arrêtait pour de l'argent le cours de la justice, et permettait même aux dames et aux seigneurs de la cour de

(1) Cfr. Rotteck, Weltgeschichte, 7. p., p. 344.

(2) Prescott en cite des exemples, II. p., p. 376.

(3) Cosas memorables, 480. — Prescott, II. p., p. 538. (4) Prescott, ib.

(4) Lingard, t. 8.

s'immiscer dans les procès pour des présents considérables. Aussi l'ambassadeur français disait-il avec raison, que l'administration de la justice sous Elisabeth était pire que sous sa devancière, Marie la catholique (1). « Un autre abus insupportable, dit Lingard, c'était le droit que s'arrogeait la reine de satisfaire sa colère ou son opiniâtreté par l'arrestation et l'incarcération de ceux qui l'avaient offensée (2). » En effet, jamais elle ne pardonnait une offense personnelle, surtout celles qui blessaient sa vanité, et elle s'en vengeait impitoyablement (3), tandis qu'Isabelle pardonnait volontiers à ceux qui n'avaient manqué qu'à sa personne, sans avoir rien fait contre le bien public (4).

Elles ont toutes deux fait de grandes acquisitions en Amérique; mais, tandis qu'Isabelle était constamment occupée du bien des pauvres indiens et qu'elle ne tolérait pas que Colomb même, son protégé, les maltraitât (5), nous trouvons, en 1607, sur les côtes de l'Amérique du nord, deux grands vaisseaux anglais occupés du commerce des esclaves pour le compte d'Elisabeth (6).

Ces deux princesses favorisèrent le talent; elles cherchèrent et trouvèrent des grands hommes, qui rendirent immortelle la gloire de leur règne; mais si Isabelle, avec un choix prudent et une grande connaissance des hommes,

(1) Lingard, t. 8. (2) Id., *ibid.*

(3) Une simple critique de sa prononciation française suffisait pour la rendre irréconciliable, et l'envoyé français Buzenval, pour se l'être permis quelques années auparavant, ne put traiter avec le cabinet anglais.

(4) Prescott, II. p., p. 383.

(5) Colomb, ayant, en 1500, envoyé une couple de centaines de naturels comme esclaves en Espagne, elle s'écria indignée: « De quelle autorité Colomb ose-t-il en agir ainsi avec mes sujets? » et aussitôt elle leur donna la liberté. Cfr. c. XXVIII.

(6) Lingard, T. 8.

cherchait pour le bien de son royaume de sages conseillers , Elisabeth , quoique non moins pénétrante , se laissa souvent influencer dans ses choix par les avantages extérieurs et corporels des prétendants , et souvent dans ses conseillers elle voulut voir des amants.

Isabelle témoignait à ses conseillers de la bienveillance , de la confiance et de l'affection ; elle prenait sincèrement part à leur bonheur , les récompensait dignement , les protégeait contre leurs ennemis et leur envieux , entr'autres Ximènes et le grand-capitaine ; elle les consolait dans leurs adversités , les visitait dans leurs maladies , et , plus d'une fois , elle se chargea d'être elle-même l'exécutrice de leur testament , comme on le vit à la mort du cardinal Mendoza et de Cardenas. Elle témoignait la même confiance et la même amitié à ses femmes ; elle oubliait au milieu d'elles la différence des rangs , profitait des occasions favorables pour les réjouir par des présents pleins de délicatesse , et les traitait généralement avec une cordialité exempte de toute affectation , surtout l'amie de sa jeunesse , dona Beatriz Bobadilla , plus tard marquise de Moya (1).

Elisabeth , au contraire , n'avait et ne voulait avoir aucun rapport d'amitié avec son entourage : donnant sans cesse dans deux extrêmes également mauvais , tantôt elle jouait la coquette à sa propre cour ; tantôt , cédant au tempérament qu'elle avait hérité de Henri VIII , son père , elle s'abaissait jusqu'à faire des imprécations et à souffleter ses dames et ses ministres. En outre , elle se défiait de tout ce qui l'entourait , et ne croyait personne capable d'une fidélité sincère ; aussi , en retour , était-elle circonvenue de toutes parts , et plus d'une fois , les

(1) Prescott, II. p. , p. 384.

artifices et les déguisements de ses conseillers et de ses femmes la poussèrent à de fausses démarches. Mais le mal capital provenait de sa lésine à l'égard des employés et des membres de sa cour. Aussi la corruption y fit-elle invasion : les places, les monopoles, les patronages y étaient vendus, et les procès y étaient l'objet d'un vrai trafic. La reine elle-même aimait beaucoup à recevoir des présents ; ses demandes excitaient en ce point l'ardeur des moins fervents, et d'une visite gracieuse elle avait l'art de revenir chargée de butin (1).

Ces deux princesses étaient dans leur jeunesse d'une beauté plus qu'ordinaire ; mais tandis qu'Élisabeth se laissait dominer par la vanité la plus ridicule, par le désir de plaire et l'amour de la parure, on ne remarquait pas dans Isabelle la plus légère trace de cette faiblesse féminine. Lorsque la Thétis anglaise donnait audience, elle ôtait et mettait sans cesse ses gants, pour montrer ses belles mains aux seigneurs qui venaient lui rendre leurs devoirs ; aucune flatterie ne lui plaisait autant que l'éloge de sa *céleste* beauté ; et près de ses soixante-dix ans, elle désirait qu'on rendit hommage à cette beauté dans les termes les plus pompeux et dans des phrases à l'orientale (2). Bien plus, elle publiait elle-même ses propres attraits, et faisait déclarer à ses fidèles sujets que, jusqu'alors, aucun portrait n'avait rendu justice à l'original ; mais qu'elle venait de se faire peindre par d'habiles artistes, et que tous ses anciens portraits *devaient* être corrigés d'après le nouveau (3).

(1) Lingard, t. 8. Chez le lord garde-du-seeau, après avoir reçu déjà beaucoup de présents, elle prit elle-même une belle salière, une cuiller et une fourchette de belle agate ; et dinant une fois chez Cécil, peu de temps avant sa mort, elle emporta avec elle pour une valeur d'environ 2000 couronnes.

(2) Lingard, t. 8. (3) Id., *ibid.*

Cependant, quoiqu'elle eût à un si haut point la conscience de sa beauté, elle ne croyait pas pouvoir mépriser le secours artificiel de la toilette et de la parure : sa garde-robe ne comptait pas moins de trois mille habillements, et elle se chargeait tellement d'or et de bijoux, qu'elle vérifiait ce qu'a dit un poète.

Gemmis auroque teguntur,  
Omnia, pars minima est ipsa puella sui.

« Toute couverte d'or et de pierreries, elle est la moindre partie d'elle-même. » Un jour, l'évêque de Londres ayant osé, dans un sermon, appeler l'attention de la reine sur une parure d'un ordre plus élevé, celle de l'âme, cette coquette despote en fut si furieuse, qu'elle menaça ce pauvre homme de la mort, s'il osait encore se permettre pareille chose (1).

Sa sœur d'Espagne, au contraire, nous est dépeinte en ces termes par Prescott, son dernier historien : « Elle était également simple et économe dans sa mise. Dans les occasions solennelles, elle déployait sans doute une magnificence vraiment royale ; mais dans sa vie privée, elle n'y prenait aucun plaisir, et elle donnait généreusement à ses amies, ses habits et ses bijoux (2). »

Prescott raconte, en outre, qu'Isabelle avait peu de goût pour les petits plaisirs qui remplissent une si grande partie de la vie de la cour (3). Elisabeth, au contraire, à ce que dit son propre panégyriste, Légi, aimait beaucoup les divertissements, les bals, les plaisirs ; et même à un âge avancé, elle trouvait et cherchait chaque jour, dans la danse, son plaisir le plus grand (4).

(1) Lingard, t. 8. (2) Prescott, II. p., p. 370.

(3) Id. ibid., p. 374. (4) Lingard, t. 8.

Le plus bel ornement d'Isabelle était la pureté de son ame , et une chasteté inaccessible même à la calomnie. Aussi Pierre Martyr dit que non-seulement elle était un modèle de chasteté pour toutes les femmes , mais qu'on aurait pu, à juste titre, l'appeler la chasteté même (1). Quant à la *reine-vierge*, il n'est sans doute pas nécessaire de rappeler combien peu elle ressemblait à Isabelle sous ce rapport. Elle changeait de favoris comme son père avait changé de femmes (2), et elle lui ressembla encore en ce point, qu'elle fit mettre à mort un de ceux qu'elle avait le plus aimé, le comte d'Essex. On devait avouer d'Isabelle, que son beau corps était habité par une ame vraiment belle ; et c'est aussi avec raison qu'Essex, amant d'Elisabeth dans ses vieux jours, disait que son ame était aussi difforme que son corps, parole qui contribua plus à sa mort que toutes les fautes politiques qu'il avait commises (3).

La cour d'Espagne sous Isabelle, était pour la jeune noblesse des deux sexes une école d'honnêteté, de mœurs pures, et de noble bienséance (4) ; tandis que la cour d'Angleterre, au rapport des contemporains, « était un lieu où toutes les énormités se commettaient au plus haut degré et où il n'existait d'autre amour que celui d'Asmodée, le dieu lascif de la galanterie. »

« Le seul désagrément que j'éprouve ici, écrivait un autre en parlant de la cour d'Angleterre, c'est de devoir vivre dans un lieu où il y a si peu de piété et de religion, des mœurs si dissolues et des discours si corrompus, et

(1) Mart. Ep. 279.

(2) Un décret du parlement rendit capables de succéder au trône, même les enfants naturels qu'aurait la vierge-reine. Cobbett, Hist. de la réforme, etc. Lettre 40. — Lingard, t. 8.

(3) Lingard, t. 8. (4) Prescott, II. p., p. 371. II. p., p. 562.

que je trouve pires encore que la première fois que j'y suis venu (1). »

Elisabeth voulait unir sur son front le laurier de la science au diadème du pouvoir. Elle avait, en effet, plus de culture scientifique que les autres femmes de son temps, ne comprenait pas moins de cinq langues étrangères, et était même en état de lire le texte grec du Nouveau Testament. Mais elle mettait toutes ces connaissances en spectacle d'une manière extrêmement choquante, et saisissait avec ardeur toutes les occasions de faire parade de son esprit, de son intelligence, de son éloquence et des langues qu'elle connaissait. Isabelle, quoiqu'inférieure en érudition à la reine d'Angleterre, avait cependant plus de culture intellectuelle qu'on n'en a ordinairement; elle possédait la langue latine, la parlait bien, d'une manière coulante et même avec esprit; mais elle faisait rarement usage de ce dernier talent et se montrait sous ce rapport, comme dans tout le reste, modeste et sans prétention. Elle introduisit l'imprimerie en Espagne, établit des bibliothèques, fonda des académies et favorisa les sciences de toute espèce. Elisabeth, au contraire, voulait être elle-même savante, et, de l'aveu de Hume, elle faisait plutôt parade de ses connaissances, qu'elle n'aimait les sciences (2). Ainsi, elle protégeait les sciences par vanité, et Isabelle, parce qu'elle les estimait, et qu'elle était persuadée de la grande influence qu'elles peuvent exercer sur le bonheur et le bien-être d'un peuple.

(1) Lingard, t. 8. C'est donc un mensonge énorme que cette assertion de Fr. de Raumer (Hist. de l'Eur. t. 11) : « Jusqu'alors on n'avait pas vu de cour tout à la fois si polie et si morale, si intelligente et si romantique (que celle d'Elisabeth). » Les feuilles historiques et politiques de Munich sont d'avis que le *romantique*, en ce cas, a sans doute consisté dans les soufflets qu'Elisabeth distribuait si libéralement à ses courtisans.

(2) Prescott, II. p. 384, note 68.



Ces deux reines se montrèrent intolérantes à l'égard des autres croyances ; mais tandis que la politique seule , et non l'ardeur des convictions religieuses, dictait à Elisabeth tous ses édits de persécution , Isabelle prouvait la sincérité de son zèle religieux par ses sentiments de piété, par sa conduite vertueuse et par ses actes nombreux de miséricorde ; de manière que sa rigueur à l'égard des Maures et des juifs est mille fois plus excusable , que la froide et cruelle persécution des puritains et des catholiques par Elisabeth, qui, selon les apparences, était elle-même sans convictions. A son avènement au trône , elle avait encore fait une profession solennelle de la religion catholique , et promis avec serment de la maintenir (1) ; plusieurs fois même , elle avait reçu hypocritement la communion d'un prêtre catholique , pour tromper , jusqu'au temps opportun , ses sujets , redevenus catholiques sous le règne de Marie. Mais lorsqu'elle eût jeté le masque , elle publia contre les catholiques des lois si sévères et si cruelles, et les fit mettre à mort avec tant de cruauté , que les rigueurs de l'inquisition espagnole pâlisseraient nécessairement à côté de ces horreurs. Le premier refus de reconnaître la reine comme chef de l'église d'Angleterre était puni de la confiscation des biens ; le second , de la mort (2) : puis , les prisons remplies de détenus , l'emploi continu et effrayant de la torture, les potences toujours occupées , les corps des catholiques éventrés et écartelés , et de honteuses mutilations de toute espèce, donnaient continuellement les preuves les plus incontestables de la charité chrétienne de cette *vierge évangélique* (3). Certes , si l'inquisition sous Isabelle en a tué mille , la réforme d'Elisabeth en a tué dix mille !

(1) Lingard , t. 7. (2) Id. *ibid* (3) Id., *ibid*. Geschichte von England.

Les derniers jours de ces deux princesses furent troublés par le chagrin ; mais tandis qu'Isabelle , soucieuse de l'avenir de son royaume , prenait avec un esprit lucide et vigoureux ses dernières dispositions , et que , chrétienne pieuse et fortifiée par les bénédictions de l'Eglise , elle allait avec courage et résolution au-devant de la mort ; Elisabeth , abîmée dans une affliction profonde , tourmentée par de poignants remords , à cause de l'exécution d'Essex , son favori , et triste d'avoir perdu la faveur du peuple , était , par son humeur sombre et chagrine , un tourment pour ceux qui l'entouraient. Au lieu de se munir des sacrements des mourants , elle s'était armée d'un glaive , que souvent elle enfonçait avec fureur dans les tapisseries : la crainte de la mort lui fit , jusque dans ses derniers jours , éviter de se mettre au lit ; elle préférait s'asseoir , à moitié désespérée , sur le parquet de sa chambre. Pendant que l'archevêque de Cantorbéry priait devant elle , elle paraissait insensible aux consolations de la religion (1). C'est ainsi qu'elle mourut , le 24 mars 1603 , presque un siècle après Isabelle.

Prescott , qui a aussi essayé un parallèle impartial entre ces deux femmes remarquables , observe avec raison que l'ame virile de la reine d'Angleterre était , par l'absence des qualités plus douces de son sexe , beaucoup au-dessus de sa grandeur réelle ; tandis que celle de sa rivale , semblable à un édifice spacieux et régulier , perdait , en apparence , quelque chose de sa véritable grandeur , à cause de l'harmonie parfaite de tous ses rapports (2). Quelque vraie que soit cette observation de l'historien américain , elle est toutefois loin d'être la vérité tout entière ; en effet , ce n'est pas seulement l'absence des douces qualités de la

(1) Lingard , t. 8. (2) Prescott , II. p. , p. 386.

femme, mais encore l'existence des plus mauvaises qualités du caractère, qui a justifié le jugement sévère que la nouvelle et impartiale école historique a commencé à porter sur Elisabeth (1); tandis qu'Isabelle rencontre la même vénération, auprès de presque tous les représentants des diverses tendances, tant en Espagne qu'à l'étranger.

La mort d'Isabelle fut pour l'Espagne la source de grands embarras politiques, dont la solution fut surtout due à Ximenès. Mais avant que nous nous en occupions, l'activité de l'illustre prélat sur un autre théâtre appelle notre attention.

(1) Schiller déjà faisait dire par Marie Stuart à sa meurtrière : « Malheur à vous, si le monde arrache un jour le manteau d'honneur qui couvre vos actions, et que vous jetez comme un voile brillant sur la flamme furieuse de vos désirs secrets. » Du reste, Elisabeth ne se donnait pas grande peine pour les cacher, et se souciait si peu de sa réputation, qu'elle caressait publiquement ses favoris, et assigna à Dudley une demeure près de son palais. (Lingard, t. 8.)



## CHAPITRE XI.

### Fondation de l'Université d'Alcala.

LE milieu du XV<sup>e</sup> siècle vit en Espagne, comme en d'autres pays de l'Occident, les sciences recommencer à fleurir, et en particulier les études philologiques et littéraires. La Castille, alors la principale puissance de l'Espagne encore morcelée, avait pour roi Jean II, père de la reine Isabelle-la-Catholique, lequel, pendant son long règne (de 1406 à 1454) n'avait eu de sollicitude dans son royaume que pour les arts et les sciences. Aussi, pendant que tout le reste languissait, commencèrent-ils à fleurir, et à gagner peu à peu les cœurs des Castellans, surtout de la noblesse. Mais sous le règne orageux et sans gloire du sauvage Henri IV, ces tendres germes furent de nouveau foulés aux pieds et écrasés durant les guerres civiles; et lorsqu'Isabelle hérita, en 1474, du trône de son frère, tout ce que son père avait planté était anéanti. Les écoles étaient réduites à un très-petit nombre, parmi lesquelles celle de Salamanque seule méritait d'être nommée. Isabelle avait hérité de son père l'amour des sciences, en y joignant, simple femme, ces qualités héroïques et ces grandes vertus royales qui, pour le malheur des Castellans, avaient complètement manqué à son père. A l'exemple de Jean II, elle aimait à amasser des livres et favorisait l'établisse-

ment des bibliothèques (1) ; et même sur le trône , au milieu de ses nombreuses occupations , elle apprenait encore la langue latine. Elle en acquit même dans l'espace d'un an une connaissance suffisante , laquelle manquait à son époux Ferdinand , dont l'esprit d'ailleurs était en général moins cultivé que le sien (2).

La guerre qu'elle avait eu à soutenir contre la Beltranée et le Portugal pour la succession au trône , ne lui avait pas permis , dans les premières années de son règne , de travailler sur une grande échelle en faveur des études ; mais lorsqu'elle fut affermie sur le trône , elle dirigea aussi de ce côté-là son regard pénétrant , et accorda aux sciences une protection si puissante , que sa sollicitude royale fit naître une des époques les plus florissantes de la littérature espagnole. Ce fut sous son règne que fut introduit en Espagne l'art de l'imprimerie , récemment inventée ; elle le protégea , le répandit et le soutint généreusement. Elle récompensait et encourageait l'habileté des imprimeurs étrangers ou indigènes , par des privilèges civils , l'exemption des impôts , etc. ; la libre entrée des livres étrangers accrut encore la concurrence et stimula le zèle. Bientôt on vit imprimer en Espagne , des chansons , des ouvrages classiques et religieux , et même une traduction de la Bible , que publia à Valence le frère de saint Vincent Ferrier. Souvent de bons ouvrages furent imprimés aux frais de la reine ; plus souvent encore , aux frais de Ximènes ; lequel donnait en outre des primes aux plus habiles ouvriers , et favorisa cet art naissant , au point que bien-

(1) Voir dans Prescott les preuves et pièces justificatives. Hist. de Ferd. et d'Is. , I. p. , p. 558.

(2) Marineus Siculus de réb. hisp. l. XXI, p. 506, dans *Hispaniæ illustratæ scriptores* , t. 4. Francof. 1603.

tôt toutes les villes importantes d'Espagne possédèrent des presses activement occupées (1).

Isabelle avait reçu d'Allemagne plusieurs de ses imprimeurs; mais ses savants, elle les tira de l'Italie, qui alors l'emportait sur tous les autres pays par l'éclat de sa littérature. C'est ainsi que vinrent à sa cour les frères Antonio et Alessandro Geraldino (2), humanistes instruits: le savant Pierre Martyr, né à Arona sur le Lac majeur (3), d'une famille unie d'amitié avec les Borromée, y fut amené de Rome par le comte Tendilla, son ambassadeur (1487); et l'amiral Henriquez amena de Sicile, Lucio Marineo Siculo. La reine les reçut de la manière la plus amicale, et les considéra comme de précieuses greffes à enter sur le tronc de la littérature espagnole afin de l'ennoblir. Mais à côté d'eux, on n'oublia pas ceux qui, nés en Espagne, avaient été recueillir à l'étranger des connaissances rares et nombreuses, et que la reine, après leur retour, employa dans les chaires de l'enseignement public; tels furent, par exemple Antoine de Lebrija (Nebrissa) et Arias Barbosa. Elle se servit principalement des deux Geraldino pour l'éducation de ses propres enfants, qui reçurent une instruction plus soignée que peut-être aucun autre prince ou princesse de l'Europe à cette époque. Erasme lui-même fut étonné des connaissances scientifiques de la fille cadette d'Isabelle, mariée à Henri VIII d'Angleterre; et le grand humaniste espagnol, Vivès (1540), raconte avec admiration que l'infortunée Jeanne,

(1) Fléch., hist. du card. Ximenès l. VI, p. 208. Prescott, ib. 574-576.

(2) Le dernier fut plus tard évêque de Saint-Domingue, en Amérique.

(3) Voir Mart. Ep. 239 et 248. Il ne faut pas le confondre avec le fameux réformé P. Martyr Vermilius, auparavant moine Augustin.

mère de Charles-Quint, était en état d'improviser des discours en latin (1).

Ce dut être avant tout un exemple pour la noblesse, dont la reine avait particulièrement à cœur la bonne éducation et le perfectionnement. Elle lui avait destiné pour maître Pierre Martyr, qui, bientôt après son arrivée en Espagne, avait abandonné les muses pour les armes, et pris part à la guerre contre les Maures. Mais après la conquête de Grenade (1492), au moment où il voulait recevoir les saints ordres (2), la reine l'invita, par l'entremise du grand cardinal Mendoza, à venir la trouver; et le pria de se charger, par amour du bien, et moyennant de riches émoluments, de l'instruction de la jeune noblesse qui suivait la cour (3). Martyr y consentit, et la reine fonda, comme autrefois Charlemagne, une *schola palatina*, c'est-à-dire, une sorte d'académie ambulante, qui accompagnait la cour. Les commencements furent difficiles, attendu que la jeune noblesse n'estimait que les arts qui ont rapport à la guerre et méprisait les beaux-arts, comme inconciliables avec elle. Toutefois, dès le mois de septembre 1492, Martyr parle de meilleurs résultats; il raconte que sa maison était toute la journée remplie de jeunes nobles, et qu'Isabelle elle-même y envoyait chaque jour ses proches et ceux du roi (4). Quoique chanoine et plus tard Prieur de Grenade (5) (charge qui répondait peut-être à celle de prévôt de la cathédrale,

(1) Erasmi Epist. l. XIX, ep. 34; et l. II, ep. 24, Vivès, de Christiana femina cp. 4, cfr. Prescott, l. c. p. 560, note 7.

(2) P. Mart. Ep. 413, ed. Elzev. 1670. Il ne fut, du reste, ordonné prêtre qu'en 1505, dans un âge déjà passablement avancé, comme il le dit lui-même dans sa lettre 284.

(3) C'est ainsi qu'il le raconte lui-même, ep. 402.

(4) Mart. Ep. 443 et 445.

(5) Mart. Ep. p. 488-284 et 283. Fléchier (préface, p. vi) et d'autres,



puisqu'il dit à ce sujet, ep, 566 : *cui magistratui, Antistite absente, cleri regimen incumbit*), il restait cependant constamment à la cour ; et il travailla avec tant de succès, que la jeune noblesse fit des progrès remarquables, et que, bien des années après, ses anciens élèves l'honoraient encore comme un père. Il dit lui-même que presque toute la noblesse castillane avait été nourrie par lui du lait de la littérature.

A côté de Martyr travaillaient d'autres savants distingués, entr'autres Lucio Marineo Siculo, d'abord professeur à Salamanque, et transféré ensuite à la cour, vers l'an 1500. Ils contribuèrent avec tant de succès à la culture intellectuelle de la noblesse espagnole, qu'on ne considérait plus comme appartenant à la noblesse, un espagnol qui regardait les sciences avec indifférence ; et Érasme déclara que les Espagnols, dans l'espace de quelques années, s'étaient élevés à un si haut degré dans les beaux-arts, que, non-seulement ils excitaient l'admiration des peuples les plus cultivés de l'Europe, mais qu'ils pouvaient même leur servir de modèles. (1) Des membres des plus grandes maisons de cette noblesse espagnole, d'ailleurs si fière, ne faisaient aucune difficulté d'accepter des chaires dans les universités : ainsi, l'on vit enseigner à Salamanque, don Gutierre de Tolède, fils du duc d'Albe et cousin du roi et don Pedro Fernandez de Velasco, fils du comte de Haro (2).

l'appellent doyen du chapitre ; mais cette dignité appartenait au docteur François Ferrera, comme il ressort de la lettre 345 de Mart., tandis que souvent il s'appelle lui-même Prieur de Grenade. La lettre 357 de P. Mart., montre que le priorat n'était pas non plus identique avec l'archidiaconat de la cathédrale.

(1) Erasme, Ep. 977. Prescott, I p p. 574 et 566.

(2) Prescott, I p. p. 565.

Les grandes dames disputèrent , aux nobles seigneurs le prix de la science , et plusieurs même montèrent dans les chaires des universités pour y faire des leçons publiques d'éloquence et de littérature classique(1). Ce nouveau zèle pour la science remplit les anciennes écoles et en fit fonder de nouvelles : toutefois Salamanque , l'Athènes de l'Espagne , avec ses 7000 étudiants , brillait d'un éclat plus vif que toutes les autres. Un jour , Martyr (1488) y expliqua Juvénal devant un auditoire si nombreux , que les avenues de la salle étaient obstruées , et que le professeur dut y être introduit sur les épaules des élèves (2). Mais au commencement du 16<sup>e</sup> siècle , on vit entrer en lice avec l'antique renommée de Salamanque , la nouvelle université d'Alcala. vaste fondation de Ximènes , et que les Espagnols ont eux-mêmes appelée la huitième merveille du monde (3).

Lorsque Ximènes était encore grand vicaire de Siguenza , il avait déjà montré beaucoup d'estime et d'amour pour les sciences , non-seulement en cherchant à combler , par l'application et l'étude , les lacunes de sa propre instruction ; mais encore en persuadant à son opulent ami , l'archidiacre Jean Lopez de Medina Celi d'Almazan , de fonder l'académie de Siguenza.

En même temps que la reine , plusieurs prélats et Grands d'Espagne avaient reconnu la nécessité d'une instruction plus étendue , pour toutes les classes du peuple espagnol , et , en particulier , pour le clergé. Déjà le concile d'Aranda , un an avant l'avènement d'Isabelle au trône , avait trouvé nécessaire de régler que personne

(1) Prescott, *ibid.* p. 566, etc. (2) Mart. Ep. 57.

(3) Robles, *Compendio de la vida y hazanas del card. Xim. Toledo*, 1604, p. 427.

ne pouvait recevoir les ordres sacrés , s'il ne comprenait le latin (1). En conséquence , pour procurer à toutes les provinces de ce vaste royaume les moyens d'acquérir la science et l'instruction , on avait , vers ce temps là , fondé une foule d'académies : François Alvar (2), celle de Tolède ; Roderic de Saint-Aelia , celle de Séville ; l'archevêque Talavera , celle de Grenade ; l'évêque Mercatus d'Avila , celle d'Ognate ; le comte Giron d'Urena , celle d'Ossuna ; et le pape Alexandre VI , celle de Valence (3).

Mais tous ces établissements furent de beaucoup surpassés par celui de Ximenès. Ce prélat , aussitôt après son élévation inespérée au siège de Tolède , résolut de fonder , à l'aide des riches revenus de son archevêché , un asile pour les sciences (4). Le lieu le plus convenable à ce sujet lui parut être Alcalá de Hénarès , l'ancienne Complute (5), qui déjà depuis deux siècles possédait une école , et où les archevêques de Tolède avaient l'habitude de faire souvent leur résidence. L'air pur et le beau ciel dont on y jouit , ainsi que sa belle situation sur les rives du Hénarès , recommandaient cette ville à son attention ; et dès l'an 1498 , Ximenès prit les premières dispositions pour l'exécution de son vaste plan. Il détermina l'emplacement des futures constructions et agréa les plans de Pierre Gumiel , un des plus célèbres architectes que possédât alors l'Espagne. En 1500 , il posa lui-même , avec une grande solennité , la première pierre du collège

(1) Harduin, collect. concil. t. IX, p. 4504.

(2) Ecolâtre de Tolède, Gomez, de vita et rebus gestis Fr. Ximenii, etc., dans le tome I des Hispaniæ illustratæ scriptores Francof. 1603, p. 976, 50.

(3) Gomez, l. c. p. 933. (4) Id., l. c. p. 957.

(5) Quæ dicitur esse Complutum : sit vel ne , nil mihi curæ, dit P. Mart., Ep. 254.

de Saint-Ildephonse , fit un discours analogue à la circonstance , bénit le terrain de l'emplacement , et fit des prières publiques pour la réussite de cette fondation. Gonzalvo Zégri , que Ximenès avait baptisé peu de temps auparavant et qu'il s'était attaché , déposa , d'après une ancienne contume , suivant les expressions dont se sert déjà Gomez au XVI<sup>e</sup> siècle , des monnaies d'or et d'argent dans les fondements , ainsi qu'une figure en bronze , représentant un Franciscain , et dont la poitrine creuse renfermait les titres de fondation écrits sur parchemin (1).

Pendant que Ximenès était occupé des premiers travaux de cette construction , éclata dans les monts Alpujarras une révolte des Maures , à propos de laquelle les deux rois rappelèrent Ximenès à Grenade. Mais aussitôt qu'il y eut terminé cette affaire , et recouvré de nouvelles forces à la suite de la maladie grave dont il fut alors atteint , il se hâta de retourner sans délai à Alcalá , pour presser les travaux et embellir la ville elle-même par l'établissement de nouvelles rues (2). Cela se passait sur la fin de l'année de 1501 et dans le commencement de l'année 1502 , et Ximenès resta à Alcalá jusqu'à la fin d'avril. De là il dut se rendre le 1<sup>er</sup> mai 1502 à une assemblée générale tenue à Tolède , pour assister à la reconnaissance solennelle de Jeanne et de Philippe comme héritiers du trône. Il mit à profit le séjour de cinq mois qu'il fit dans cette ville , pour méditer de vastes plans littéraires et procurer à sa nouvelle école un supplé-

(1) Gomez et Robles sont d'accord pour fixer à l'an 1500 la fondation de l'université ; mais le premier se trompe en faisant baptiser Zégri un peu plus tard seulement , lui qui le fait assister à la pose de la première pierre , avec son nom de baptême. La cérémonie susdite eut lieu entre la conversion des rebelles de l'Albaycin et la révolte de l'Alpujarras. Or, Zégri avait été baptisé avant l'émeute de l'Albaycin.

(2) Gomez , l. c. p. 964 , 54.

ment considérable de revenus annuels sur la cassette royale (1). Il sut encore lui procurer d'autres faveurs, à la naissance du prince Ferdinand (10 mars 1503) qu'il baptisa cinq jours après. La reine, en effet, accorda alors à la ville universitaire de tels privilèges, qu'ils devaient y attirer en grand nombre des professeurs et des élèves. Aussi, en mémoire de ces bienfaits, on conserva toujours à Alcalá le berceau du prince Ferdinand (3).

Lorsque la Cour eut quitté Alcalá, Ximènes se rendit pendant l'été de 1503 à Brihuega, le Tivoli des archevêques de Tolède, où l'air était plus frais. Mais bientôt une maladie le força à se retirer à Santorcaz, où il avait été autrefois prisonnier; et après s'y être rétabli, il retourna pour Noël à Alcalá (3). Bientôt après, il fut mandé à Médina del Campo, pour consoler la princesse Jeanne: et même après le départ de l'archiduchesse, il y prolongea son séjour à cause de la maladie d'Isabelle, jusqu'à ce que les affaires de son diocèse le rappelèrent à Tolède. Il retourna ensuite à Alcalá pour activer les travaux par sa présence: là souvent, on le voyait sur l'emplacement des constructions, la règle à la main, examinant les murailles, mesurant les rapports, et encourageant les travailleurs par son exemple et par ses largesses (4).

Vers cette époque là, à la fin de 1503 et au commencement de 1504, arrivèrent enfin de Rome les brefs d'institution de la nouvelle Université. Déjà depuis quatre ans, Ximènes avait à cet effet envoyé à Rome François Ferrera, abbé de l'église d'Alcalá; mais l'affaire avait traîné en longueur pour des motifs inconnus, jusqu'à ce

(1) Gomez, l. c. p. 972. (2) Id., ibid. 973, 33. (3) Id., ibid. 974, 53.

(4) Fléch. I., c. liv. VI.

qu'enfin Alexandre VI († 18 août 1503) et Jules II (élu le 1 novembre 1503) accordèrent à la nouvelle université les libertés et les privilèges les plus étendus, lesquels furent encore augmentés plus tard par Léon X (1).

La partie principale de la nouvelle université, était le collège de Saint-Ildephonse, ainsi nommé du patron de Tolède, que Ximenès vénérât d'une manière particulière. Le 26 juillet 1508, on y installa sept professeurs appelés de Salamanque; c'étaient : Pierre Campus, Michel Car-rascus, Fernand Balbas, Barthélemy Castrus, Pierre Sanctacrucius, Antoine Rodericus et Jean Fontius (2). Ce collège devait plus tard comprendre 33 membres, selon Gomez; 24 seulement, d'après Robles, ainsi que 12 prêtres qui, sans prendre part à ce qui concernait les études, devaient seulement soigner le culte divin, remplir à l'université les devoirs de curés, réciter en commun les heures canoniales, et distribuer aux pauvres les restes de la table et les aumônes qui leur étaient destinées.

Les professeurs proprement dits, tous théologiens, avaient pour la plupart des chaires académiques, ou se préparaient seulement, comme les Fellow's anglais, à des charges importantes; tandis que d'autres parmi eux paraissaient avant tout destinés à l'administration (3).

Les membres du collège de Saint-Ildephonse avaient en effet l'administration de toute l'université; et extérieurement aussi, ils se distinguaient de tous les autres habi-

(1) Gomez, l. c. p. 965, 6, etc. Fléch., liv. I, p. 407. Ces deux écrivains exposent cet événement avec des circonstances qui appartiennent à l'an 1502, mais à tort, car Jules II ne monta sur le trône pontifical que vers la fin de l'an 1503.

(2) Gomez, l. c. p. 1006.

(3) Gomez, l. c. p. 1043, 27, 45.

tants de l'université par leur mise imposante. Ils portaient en effet une robe rouge, entièrement fermée, avec une espèce d'étole de même couleur et large d'une main, laquelle placée sur l'épaule gauche, descendait presque jusqu'aux talons et formait de larges plis sur le dos (1).

A côté de ce collège principal, Ximenès fonda encore une suite d'autres instituts, correspondant aux différentes espèces de besoins; tels furent les deux convicts de Saint-Eugène et de Saint-Isidore, en faveur des étudiants pauvres des langues classiques. Quarante-deux jeunes philologues pouvaient y rester trois ans sans frais; et outre l'instruction commune qu'ils recevaient des six professeurs de philologie attachés à l'Université, ils avaient encore à la maison des exercices particuliers, entr'autres une discussion tous les quinze jours. Des examens sévères devaient décider de leur avancement dans un cours plus élevé, et de leur admission aux sciences spéciales; et ces réglemens eurent de si bons résultats, qu'Alcala, au jugement d'Erasmus, se distingua précisément et surtout par d'habiles philologues (2).

Deux autres collèges, celui de Sainte-Balbine, dont Ximenès portait le titre comme cardinal, et celui de Sainte-Catherine, étaient destinés aux étudiants en philosophie. Dans le premier, on étudiait pendant deux ans la dialectique, et dans le second, pendant le même espace de temps, la physique et la métaphysique. Chacun de ces collèges comptait 48 élèves, dont les plus âgés devaient surveiller les plus jeunes. On assistait aux leçons des huit professeurs de philosophie de l'université; mais il y avait en

(1) Gomez, l. c. 4007, 46.

(2) Academia Complutensius non aliunde celebritatem nominis auspicata est, quam a complectendo linguas ac bonas litteras. Erasmus, Ep. 753. Prescott, 1p. p. 572, note 30.

outré, tous les quinze jours, des disputes publiques en présence du recteur et du chancelier de l'université; et les boursiers recevaient successivement les grades de bachelier, de licencié et de maître ès arts (1).

Un autre édifice, consacré à la Mère de Dieu, était destiné aux étudiants malades; mais s'étant trouvé plus petit que Ximenès ne le désirait, il en fit construire un plus vaste pour le même but en 1514, et assigna le premier à dix-huit théologiens pauvres et à six médecins, dont le temps d'étude, pour les uns et les autres, devait être de quatre ans.

Un sixième collège, qu'on nomma *minus* (plus petit) fut fondé à l'honneur des deux princes des Apôtres, saint Pierre et saint Paul, et destiné à 12 étudiants Franciscains qui, sous un gardien spécial, et séparés du couvent des Franciscains de l'endroit, devaient s'occuper uniquement d'étude. Il en sortit, au témoignage de Wadding, beaucoup de généraux d'ordre, de provinciaux, d'évêques et de savants (2).

Le Collège des trois langues, consacré à saint Jérôme, fut destiné à recevoir 30 élèves boursiers, dont dix devaient apprendre à fond le latin, dix le grec, et dix l'hébreu (3). Il s'éleva ainsi successivement un si grand nombre d'édifices à l'usage de l'université d'Alcala, que l'on fit le jeu de mots suivant sur le pieux fondateur: « Jamais Tolède n'a possédé un évêque plus édifiant que Ximenès (4).

Mais à côté des fondations de l'archevêque, la gloire de la nouvelle université fit encore surgir beaucoup d'au-

(1) Gomez, l. c. p. 4014, 49, etc.

(2) Wadding, *Annales Minorum*, t. XV, p. 443. Gomez, l. c. p. 4014 et 4045.

(3) Robles, l. c. p. 432. (4) Fléch., l. c., p. 504.



tres institutions. Bientôt, en effet, tous les ordres religieux d'Espagne, à l'exception des Bénédictins et des Hiéronymites, eurent leurs maisons à Alcalá, pour faire participer les jeunes religieux aux bienfaits de cette école célèbre (1).

La surveillance de tous ces collèges, où celui de Saint-Ildephonse puisa pour compléter de nouveau le nombre de ses membres, appartenait au recteur avec ses trois conseillers; et c'était aussi à eux, d'après la règle, qu'appartenait l'admission des boursiers, à l'exception de quelques places, dont Ximenès avait accordé la collation à ses parents et à d'autres personnes ou corporations. Il nomma aussi à perpétuité protecteurs de l'université, le roi régnant de Castille, le cardinal de Sainte-Balbine, l'archevêque de Tolède, le duc d'Infantado et le comte de Coruna (2).

Il établit recteur de l'université, le recteur du collège de Saint-Ildephonse et s'écarta de l'usage, souvent suivi à cette époque à Salamanque et à d'autres universités, même hors de l'Espagne, de nommer recteur magnifique, un prince, étudiant ou un jeune membre de la haute noblesse (3). A côté du recteur, il plaça trois conseillers choisis parmi les membres du collège de Saint-Ildephonse, avec lesquels ce dignitaire devait expédier les affaires de moindre importance, sans troubler les autres professeurs. C'était une espèce de sénat restreint, réélu chaque année, ainsi que le recteur, par les membres du collège de Saint-Ilde-

(1) Robles, l. c. p. 433. (2) Gomez, l. c. p. 4016.

(3) Gomez, l. c. p. 4009, 42. Voigt cite plusieurs princes étudiants nommés recteurs de l'Université de Wittenberg au 16<sup>e</sup> siècle. (Fürstenleben und Fürstensittæ im 16<sup>ten</sup> Jahrh.). Cet usage a duré à Tubingue jusque bien avant dans le 18<sup>e</sup> siècle. Voir Bok, Gesch. von Tübingen, p. 69, etc.

phonse. Mais les affaires de plus grande importance devaient être proposées et communiquées à tous les membres du collège de Saint-Ildephonse, et quelquefois même à tous ceux qui enseignaient à l'université (1). En vertu des indults pontificaux et des privilèges royaux, le recteur avait le droit de juger les fautes de ceux qui appartenaient à l'université; il jouissait d'ailleurs d'une considération et d'une influence extraordinaires, et disposait, de concert avec les trois conseillers, de presque toutes les places dans les collèges et même des chaires de professeur.

Le premier recteur, élu le jour de Saint-Luc 1508, fut Pedro Campo, un de ces académiciens qui avaient été appelés de Salamanque et placés d'abord dans le collège de Saint-Ildephonse (2).

Outre le recteur, Alcala eut, comme l'université de Paris, un Chancelier qui devait accorder les grades académiques et prendre part aux examens, aux discussions et à tous les actes scientifiques de toute espèce.

Ximenès choisit pour premier Chancelier, le savant Pierre Lerma, qu'il avait appelé de Paris, et fait abbé de Saint-Just et curé d'Alcala, et il régla, en même temps que toujours la dignité de Chancelier sera unie à cette abbaye (3).

Les professeurs furent appelés en partie de Salamanque, en partie de Paris; et Ximenès sut en peu de temps, moyennant des sommes considérables, gagner des hommes habiles; de sorte qu'à l'ouverture de l'université qui eut lieu à la Saint-Luc 1508, huit ans après le commence-

(1) Gomez, p. 4040 et 4020. (2) Id., l. c. p. 4040, 45.

(3) Gomez, l. c. p. 4040, 23, etc.